

Aujourd'hui 1941
A propos d'une querelle récente

DÉCOUVERTE D'ANDRÉ GIDE

Il y a environ deux ans, à la galerie de la Pléiade, deux portraits pouvaient se contempler : le regard aigu et quelque peu fascinant d'Henri Michaux se posait à loisir sur la longue figure parcheminée d'André Gide. Il faut croire qu'après s'être ainsi dévisagés, les portraits ont voulu que les originaux se rencontrassent. André Gide a donc découvert Henri Michaux.

Précisons tout de suite que cette découverte est particulière à André Gide. Au quartier latin, depuis de nombreuses années déjà, les étudiants s'amusaient à écrire, entre deux bocks, et histoire de tuer l'ennui, à la manière d'Henri Michaux.

L'imitation sans doute n'était pas parfaite car Michaux donne plus souvent à frémir qu'à rire. D'autre part, plus d'un critique avait déjà signalé l'importance poétique de Michaux. En 1938, par exemple, dans *Sens et non sens en poésie*, Raïssa Maritain, expliquant que le sens poétique est tout autre chose que le sens intelligible, ce qui fait que dans la plupart des cas la traduction d'un poème en fait évanouir la poésie, faisait toutefois en partie exception pour « cette sorte de poésie, qui tient à la beauté poignante d'une certaine qualité d'intuition et de sentiment que l'on trouve chez un Henri Michaux ».

André Gide lance un rayon introspecteur dans les sombres profondeurs d'Henri Michaux. Car Henri Michaux, c'est une voix sarcastique, déchirante, cynique, qui monte des ténèbres de l'angoisse, c'est un vivant dans la mort, une voix souterraine, un poète de l'ennui épouissant qui s'éveille, tantôt pour constater désespérément qu'il est encore dans ce monde et alors, s'acharne à le déformer pour y vivre à son aise,

tantôt pour imaginer, pour créer un autre univers que la moindre absurdité usée prend figure de nouveauté extraordinaire.

Lorsque j'ai appris qu'André Gide avait découvert Henri Michaux je me suis demandé à la suite de quelle mystérieuse équivoque cette rencontre avait été possible. Comment l'auteur de *l'Immoraliste* avait-il su trouver l'auteur de *la Nuit remue*, comment l'écrivain qui écrit : « Elle parlait avec une volubilité extrême et semblait dans une grande agitation. Je lui rendis la lettre d'Alissa qu'elle lut en rougissant beaucoup... » (1) peut-il s'enthousiasmer pour celui qui écrit : « Fourmi aussi saucisses non plus farines. Partie narajo, ni plus tristes ni cher faisant. » (2) Le classique qui se veut essentiellement conscient, maître des mots, grammairien impeccable, l'esprit qui ne laisse agir son inconscient qu'après un minutieux filtrage de la conscience peut-il véritablement comprendre et aimer ce romantique égaré, ce surréaliste indépendant, ce solitaire qui se moque du lecteur et de lui-même ? En vérité à lire leurs œuvres il semblerait que ces deux esprits dussent rester étrangers. Il ne paraît pas qu'un lecteur ami de l'un ou de l'autre puisse se croire obligé de comprendre et d'aimer ces deux écrivains qui créent sur deux plans différents, sans communication apparente. Les romantiques au moins ont cru nécessaire de faire la guerre aux classiques. Mais cette distinction n'est-elle pas un peu arbitraire ? Charles Du Bos le pensait.

Il reste qu'il y a une part de mystère dans cette découverte. Ne nous hâtons pas de conclure que les circonstances seules, le hasard d'un voisinage en zone non occupée ont concouru à cette rencontre. Il y avait

sans doute d'autres dérivains sur la côte d'Azur qu'André Gide ne s'est pas donné la peine de découvrir. Il faut croire que, par delà la distinction des genres, il y a les rapports des hommes. L'auteur de *La porte étroite* a lu *La nuit remue* et cette nuit l'a remué, et Michaux l'a attiré si impérieusement que prenant son rôle d'aîné à cœur, le seigneur des lettres a cru nécessaire de révéler au public l'existence de ce farouche hobereau qui jusqu'à ce jour n'avait accepté de suzerain.

En vérité, cette découverte est une lame à double tranchant ou un épéon à double pointe. En expliquant Henri Michaux, André Gide se découvre un peu lui-même. Ce qui l'a séduit par-dessus tout dans le poète du *Voyage en Grande Garabagne* c'est la sincérité, une sincérité aussi absolue que celle des rêves. Il ne va pas sans une certaine naïveté de se réclamer de la sincérité. L'erreux peut être sincère. La sincérité dont on se pare n'est le plus souvent qu'un cri jeté à la figure d'autrui pour lui signifier qu'il n'est qu'un menteur. La sincérité alors n'est qu'une face du mensonge. Avec Henri Michaux il ne s'agit pas de polémique. La plupart de ses poèmes en prose, comme des bulles échappées de profondeurs vaseuses, éclatent à la surface en répandant une odeur très particulière mais néanmoins assez désagréable.

L'étrangeté malade de Michaux est humaine à coup sûr, elle est donc valable, et celui qui s'y reconnaît ne saurait s'y tromper. Michaux lui-même ne nous cache pas sa véritable raison d'écrire. Dans la postface à *Mes propriétés*, il nous avoue : « Par hygiène peut-être, j'ai écrit *Mes propriétés* pour ma santé. Sans doute d'écrit-on pas pour autre chose... »

Ce qu'André Gide a retrouvé dans Michaux, n'est-ce pas son propre goût des confessions franchement exprimées ? La seule différence serait alors que là où Gide, déployant toutes les ressources de son art, sait subtilement se voiler ; Michaux, au contraire, sans souci de paraître étrange, bizarre ou saugrenu, ose se montrer plus zudacieusement nu que la nudité.

André BAY.

(1) *La Porte étroite*, p. 71.

(2) *La Nuit remue*, p. 195.